Ami du Clergé du 15-22 juillet 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Le mot du Pasteur. — XXXVIII. *10e Dim après la Pentecôte :* **L'humilité dans la prière, 353. — XXXIX.** *11e Dimanche :* **Sur le miracle, 354.**
Pour la fête de sainte Anne. — III. Aux mères chrétiennes, 355.
Les Saints Patrons. — *Sainte Marthe, Patronne des servantes chrétiennes :* **Elle a passé sa vie au service des autres, 356. —** *S. Ignace de Loyola, Patron des Retraites spirituelles :* **Par les exercices spirituels il se convertit et convertit les autres, 357.**
Entretiens aux mères chrétiennes sur l'égoïsme. — III. Ses caractères, 359 — IV. Ses conséquences, 360. — V. Ses remèdes, 361.
Pour la Transfiguration de Notre-Seigneur. — La joie chrétienne, 363.
Allocutions pour des funérailles. — Discours pour l'inauguration d'un monument funéraire élevé à la mémoire d'un curé, 365.

LE MOT DU PASTEUR

XXXVIII

10e Dimanche après la Pentecôte

L'HUMILITÉ DANS LA PRIÈRE

Mes frères,

Nous avons besoin de prier comme nous avons besoin de respirer. Si la respiration nous manque, notre corps est bientôt privé de vie. Si la prière nous fait défaut, notre âme se meurt. C'est pourquoi Notre-Seigneur, pour nous expliquer que l'une des conditions indispensables du succès de nos prières est l'humilité, nous met sous les yeux deux sortes de prière : celle du Pharisien et celle du Publicain.

Notre prière ne doit pas ressembler à la première, mais à la seconde.

I. — *Le pharisien*

Par la prière, nous nous entretenons avec Dieu pour l'adorer, le remercier, implorer son pardon et lui demander les grâces nécessaires. Or, que fait le pharisien ?

Au lieu de se prosterner, il se tient debout, comme pour braver Dieu, gonflé d'orgueil et le front haut.

Cependant, direz-vous, ce pharisien remercie Dieu et semble s'abaisser devant lui : « O Dieu, s'écrie-t-il, je vous rends grâces ! » — Mais de quoi lui rend-il grâces ? De n'être pas comme le reste des hommes. Selon lui, tous les hommes sont mauvais ; il se regarde seul juste et saint. Même, puisqu'il a sous les yeux un publicain, il se complaît à le mépriser et à en faire un escabeau pour son orgueil : « O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. » Il insiste, et pour se prouver à lui-même que ce jugement est fondé, il étale ses dévotions, ses aumônes, ses mortifications, ses pénitences : « Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. » Bref, ce pharisien ne prie pas ; loin de s'humilier, « il est arrogant dans sa prière, vainement enflé de son innocence, il se loue lui-même, il méprise les autres et se montre bien plus attentif à réclamer la récompense de ses prétendus mérites qu'à implorer la miséricorde de Dieu. » (S. Ambroise). En conséquence, il est clair qu'une telle prière fut rejetée par Dieu ; elle manquait d'humilité. Et ce pharisien, ajoute l'évangile, s'en retourna condamné.

M. f., faudrait-il chercher bien loin et bien longtemps pour trouver parmi les chrétiens des imitateurs de ce pharisien, sinon extérieurement, ce qui serait trop vilain, du moins dans les sentiments intimes du cœur ? Oui, ils mettent l'orgueil partout, comme le sel, jusque dans la prière, pour qu'on voie, pour qu'on sache, pour qu'on admire. Alors quoi d'étonnant que leurs prières ne soient pas exaucées ? Car, que penseriez-vous d'un nain qui se croirait un géant parce qu'il se contemplerait sur le sommet d'une montagne et qui s'imaginerait être plus grand qu'elle, parce qu'il la voit sous ses pieds ? Telle est la manie de l'orgueilleux ; il s'exalte dans la pensée qu'il vaut mieux que les autres, et il ne se mesure avec eux que pour les croire au-dessous de lui. Il y a pourtant cette différence que la manie du premier, en faisant rire, fait pitié, tandis que l'aberration du second, parce qu'elle est raisonnée et volontaire, excite la colère de Dieu.

II. — *Le publicain*

Autant la conduite du pharisien nous indigne, autant celle du publicain nous plaît. Aussi notre prière doit-elle ressembler à la sienne, c'est-à-dire être imprégnée d'humilité.

Dès lors, considérez ce publicain : il n'ose pas s'avancer ; la conscience de ses fautes le couvre de confusion ; il reconnaît ne pas mériter les faveurs du ciel. Dieu l'entend, Dieu l'écoute, Dieu l'exauce ; il s'en va justifié.

O l'admirable prière ! Qu'elle soit la vôtre, m. f. ! En effet, qui êtes-vous lorsque vous vous présentez devant Dieu pour le prier ? Des créatures, puisqu'il vous a donné la vie ; des débiteurs, puisque vous tenez tout de lui ; des coupables, puisque vous l'avez offensé. Alors, n'est-ce pas avec un abaissement profond que vous devez lui parler ? « Comme nous voyons qu'un tireur d'arbalète, quand il veut décocher un grand trait, plus il veut tirer haut et plus il tire la corde de son arc en bas ; ainsi faut-il que nous fassions, si nous voulons que notre prière aille jusqu'au ciel, il faut que nous nous approfondissions grandement par la connaissance de notre néant. Quand tu voudras prier, dit David, « approfondis-toi tellement dans l'abîme de ton néant, que tu puisses ensuite sans difficulté décocher ta prière, comme une flèche jusque dans les cieux. » (Ps. CXIX). Et comme nous voyons que les grands princes, lorsqu'ils veulent faire monter une fontaine au plus haut de leur château, vont prendre la source de l'eau en quelque endroit fort élevé, puis la conduisent par des tuyaux, la faisant descendre aussi bas qu'ils veulent la faire monter,... de même en est-il de la prière ; car si on demande comment elle peut monter au ciel, on doit répondre qu'elle y monte par la descente de l'humilité. » (S. François de Sales, *Sermon sur l'oraison*).

Et cette humilité de l'esprit, vous la manifesterez au dehors. « Souviens-toi, recommandait à son fils une pieuse mère, que la prière est une conversation avec Dieu et qu'il faut traiter Dieu en Dieu. » Or, le meilleur moyen de « traiter Dieu en Dieu », quand on le prie, en public comme en particulier, c'est de se mettre à genoux et d'avoir les yeux baissés. Dans cette posture, à la vérité, on se rapetisse devant lui et on semble lui dire : « Vous êtes le seul Maître, et moi je ne suis qu'une pauvre petite chose à vos pieds... Je suis indigne de la lumière que je vois, de l'air que je respire, du pain que je mange, de l'eau que je bois, des vêtements qui me couvrent ; je suis indigne de toute grâce, de toute consolation ; cependant, malgré mon indignité, j'espère, ô mon Dieu, en votre infinie miséricorde ! »

Toutefois, ce que je dis concernant le maintien du corps, ne s'applique qu'aux prières d'obligation. Car, une fois que nous avons rendu à Dieu nos hommages par une attitude modeste et respectueuse, rien n'empêche que nous n'élevions de temps en temps notre cœur vers lui et que nous ne lui adressions nos prières, debout ou assis, en travaillant, en voyageant, en nous levant, en nous couchant.

* *

M. f., pour gagner le cœur de Dieu, que votre prière ressemble non à celle du pharisien, mais à celle du publicain.

C'est pourquoi, défiez-vous de l'orgueil : il est un porteur de poussière, et cette poussière, il la jette par les ouvertures de l'âme afin de troubler la limpidité de vos pensées et la pureté de vos actions.

Priez avec la conviction de votre néant devant Dieu. La prière n'a pas pour but de vous faire traiter avec Dieu d'égal à égal ; mais de vous tenir constamment dans un état de dépendance vis-à-vis de lui, de le glorifier par la manifestation volontaire de ce sentiment et d'obtenir ses grâces. « Quiconque s'humilie sera élevé !... Dieu méprise les orgueilleux, mais donne sa grâce aux humbles. »

XXXIX

11e Dimanche après la Pentecôte

SUR LE MIRACLE

Mes frères,

Notre-Seigneur avait longé les rives de la Méditerranée et remonté du côté de la ville de Sidon. Comme il redescendait vers la Galilée, on lui présenta un infirme, un sourd-muet. Et le Sauveur le guérit : « Et soudain ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée et il parlait distinctement. Et Jésus leur ordonna de ne le dire à personne. Mais, plus il le leur défendait, plus ils le publiaient ; et plus ils étaient dans l'admiration. » Ce miracle, sujet de l'évangile d'aujourd'hui, m'amène à vous parler de la nature et de l'existence du miracle.

I. — *Nature*

Le miracle désigne un fait provoquant l'étonnement, l'admiration. Mais tout ce qui provoque l'étonnement, l'admiration, n'est pas un miracle. On peut être émerveillé d'une chose dont on ignore la cause et qui cependant n'a rien d'extraordinaire en elle-même : ainsi une éclipse de soleil qui remplit d'admiration un paysan n'a rien de merveilleux pour l'astronome qui en connaît l'explication naturelle.

Pour un vrai miracle, il faut 1o que ce qui étonne et ce qu'on admire soit un fait sensible, au moins dans ses effets, c'est-à-dire un fait capable d'être vu ou perçu par les sens.

Pour un vrai miracle, il faut 2o que le fait en lui-même, ou dans la manière dont il est produit, déroge aux lois de la nature.

M. f., le monde est gouverné par des lois établies par Dieu : le feu brûle, les eaux coulent. Si le feu cesse de brûler, si les eaux s'arrêtent, il y a une dérogation à ces lois.

Qu'un malade, qu'un infirme recouvre la santé, grâce aux propriétés médicales des remèdes donnés, il n'y a là qu'un fait naturel ; mais qu'un mort ressuscite, qu'un infirme guérisse instantanément, le fait est supérieur aux forces de la nature, parce que les tissus vivants, une fois brisés, ne se refont pas d'eux-mêmes, et que la vie ne revient pas d'elle-même dans un cadavre ou dans un organisme détruit.

Pour un miracle, il faut 3o que le fait soit le résultat de l'intervention spéciale de Dieu ; car aucun être créé, quelque puissant qu'il soit, ne peut rien changer aux lois posées par le Créateur ; en conséquence, le miracle ne peut être opéré que par Dieu. On dit bien que les saints ou la Sainte Vierge font des miracles ; il serait plus juste de dire que les saints et la Sainte Vierge demandent à Dieu de faire les miracles désirés, et que ces miracles sont l'œuvre de Dieu lui-même.

Or, dans le miracle, comment Dieu intervient-il? — Si le fait miraculeux est au-dessus des lois de la nature, Dieu tout-puissant le produit : telle est la résurrection d'un mort. — Si le fait miraculeux est en dehors des lois de la nature, c'est-à-dire s'il est une œuvre accomplie sans l'intervention de la cause qui a coutume de la produire, ou bien en dehors des conditions régulières de temps requises pour sa production ordinaire (cicatrisation subite d'une plaie purulente, guérison soudaine d'un sourd-muet), Dieu, agent indépendant et souverain, se passe de leur aide. — Si le fait miraculeux est contre les lois de la nature, Dieu empêche une cause de produire momentanément son effet. Par exemple, je sais suffisamment que le feu brûle les corps organiques jetés dans un brasier ardent ; si je vois un homme rester longtemps dans cette fournaise sans être atteint, je dirai qu'il y a miracle.

Donc, m. f., le miracle est un fait sensible qui déroge aux lois de la nature et ne peut être produit que par une intervention spéciale de Dieu.

II. — *Existence*

Mais le miracle existe-t-il ? Littré a osé écrire : « Quelques recherches qu'on ait faites, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté, » et Renan, dans sa *Vie de Jésus*, mentionnant ces paroles, ajoute : « On ne saurait prouver qu'il soit arrivé un miracle dans le passé, et nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un dans les conditions correctes qui, seules, donneraient à un esprit juste la certitude de ne pas être trompé. »

M. f., le miracle existe. Il s'en est fait et s'en fait.

1o Il s'en est fait. Ouvrez l'Evangile, vous y lirez les miracles de Jésus-Christ. D'un mot, le Sauveur a apaisé des tempêtes, changé l'eau en vin, multiplié les pains au désert pour nourrir plusieurs mil-

liers d'hommes ; d'un mot, il a guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage de leurs membres aux paralytiques ; d'un mot, il a commandé même à la mort, et ressuscité la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm et Lazare depuis quatre jours au tombeau. Et ces miracles, ce ne sont pas des légendes inventées à plaisir, ce ne sont pas des mythes ou de purs symboles sans réalité objective ; ce sont des faits historiques et certains, consignés par des écrivains qui, outre qu'ils ont été inspirés de Dieu, en ont presque toujours été les témoins oculaires, à tel point qu'un incrédule avoue : « Il faut un front d'airain pour nier les miracles de l'Evangile ! Ainsi donc, de deux choses l'une : ou l'on doit les admettre, ou l'on doit tout nier, l'histoire universelle comme la tradition, même pour les faits les mieux établis. » (Bayle).

Ouvrez encore l'histoire de l'Eglise, vous y lirez les prodiges des apôtres : ils prêchaient partout, opérant de nombreux miracles. Vous y lirez, à travers les âges, chez les divers peuples, les miracles accomplis par les saints.

2o Donc, m. f., il s'est fait des miracles. Et il s'en fait encore ; c'est en quelque sorte le pain quotidien dans l'Eglise catholique. En effet, dans les procès de canonisation des saints, aujourd'hui comme jadis, des miracles sont nécessaires. On ne canonise aucun saint sans un examen rigoureux, constatant au moins cinq miracles opérés par son intercession.

D'ailleurs, si vous voulez en voir, des miracles, allez passer quelque temps à Lourdes. Là, devant le divin Guérisseur sont étalées toutes les misères physiques : visages dévorés par la lèpre, figures émaciées de poitrinaires, dos et poitrines déformés par le mal de Pott, hanches tordues, jambes brisées, chairs sanguinolentes, corps immobilisés par l'ankylose ou la paralysie. Et, au milieu des supplications ardentes, lancées par la voix d'un prêtre et répétées par des milliers de voix, c'est un pauvre malade à qui l'Hostie ou le bain des piscines apporte la guérison de son mal, la disparition d'un ulcère invétéré, la reconstitution de poumons rongés par la tuberculose, le redressement d'une colonne vertébrale.

Alors, ces favorisés de la bonté de Dieu s'en vont au Bureau des constatations où des médecins, soucieux surtout de vérité et d'exactitude, examinent leur état, passent au crible de la critique leurs allégations et celles des témoins, les certificats des médecins, et, après s'être entourés de toutes les garanties, affirment, lorsqu'il y a lieu, le caractère extranaturel de leur guérison.

M. f., le miracle existe ; même il occupe le premier rang dans l'histoire du christianisme.

Faisons donc taire le doute et la négation ; et dans le miracle saluons, bénissons, aimons la puissance miséricordieuse de Dieu qui se penche vers nous.

POUR LA FETE DE SAINTE ANNE

II

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

Mesdames,

Le choix qui a été fait de votre Patronne me semble renfermer une leçon très précieuse et très utile.

1. Il atteste d'abord une noble ambition ; on ne pouvait choisir plus haut et plus proche du Fils de Dieu et de sa sainte Mère. Cela signifie donc que dans l'intérieur de votre âme, comme à votre foyer, ce que vous voulez, ce n'est pas un christianisme diminué, un christianisme de parade, où il n'y ait que des pratiques extérieures sans convictions profondes ; un christianisme tronqué, où la fantaisie personnelle supprime les obligations que la paresse trouve onéreuses. Mais ce que vous voulez, c'est le christianisme dans toute sa beauté et toute sa hauteur, tel qu'il a été enseigné et imposé par votre Maître Jésus-Christ, tel qu'il a été pratiqué à son foyer.

2. Mais en même temps ce choix montre que vous avez senti la difficulté de la tâche : car vous avez choisi une Patronne dont l'intercession soit aussi puissante que ses exemples sont élevés, afin que votre volonté, si elle était tentée de découragement, comprenne qu'elle peut compter sur la prière de l'aïeule de Jésus-Christ et par conséquent sur ses grâces de choix.

Aussi, Mesdames, par le seul fait que vous avez donné votre adhésion à la confrérie de Sainte Anne, vous avez protesté que vous vouliez être des chrétiennes et des chrétiennes de choix, l'élite des épouses et des mères.

* *

Mais cet idéal de vie chrétienne, pourriez-vous le réaliser par la seule force de votre volonté ? — Non, évidemment. Notre-Seigneur nous l'a dit sous bien des formes : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Et cela est vrai en particulier de la fréquentation assidue des sacrements. Et c'est une vérité toujours bonne à méditer par l'orgueil et la paresse modernes. Il y a dans l'air et presque dans les foyers chrétiens cette prétention plus ou moins avouée, plus ou moins réfléchie, que tant de dévotion n'est pas nécessaire. Et ceux et celles qui ne sont pas imbus de ce préjugé se laissent volontiers aller à la mollesse naturelle et ne font point l'effort nécessaire pour trouver le temps d'être pieux.

D'autres sont armés d'une objection : « Comment se fait-il que des personnes assidues à la réception des sacrements gardent tant de côtés défectueux ? »

Voici l'explication.

La vie surnaturelle est constituée par deux éléments : la grâce sanctifiante et la grâce actuelle. La grâce sanctifiante transforme notre nature aux yeux de Dieu, mais elle ne la change pas dans ses qualités. La grâce actuelle nous est donnée abondamment par les sacrements ; mais nous avons le fâcheux pouvoir de nous soustraire à son influence, de la laisser stérile ou de lui créer des obstacles. Les obstacles, ce sont nos défauts ; ce qui la stérilise, c'est notre paresse, notre orgueil, notre inattention.

Pour que les sacrements produisent leur effet, il ne suffit pas de les recevoir avec piété et une vague bonne volonté. Il faut les utiliser, les considérer comme des aliments dont nous devons tirer profit, mais qui ne peuvent faire tout en nous sans nous. Ils sont établis par Notre-Seigneur pour nous fournir l'aide indispensable, mais ils ne dispensent pas notre volonté de l'effort sérieux.

Cette volonté sérieuse, précise, ardente, de s'améliorer, de corriger tel défaut, cette résolution, reprise chaque matin et surveillée par l'examen du soir, voilà l'élément personnel qui manque parfois et dont l'absence neutralise les grâces les plus élevées.

Mesdames, il n'en sera pas ainsi de vous. Vous vous approcherez plus souvent des sacrements pour réaliser votre idéal d'épouses et de mères chrétiennes, pour que la France se relève et se régénère par ses foyers chrétiens, pour que Notre-Seigneur soit content de vous et vous accorde, à vous et aux vôtres, la bénédiction qu'il réserve à ceux qui le servent de tout leur cœur. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

Sainte Marthe,
Patronne des servantes chrétiennes

(29 juillet)

ELLE A PASSÉ SA VIE AU SERVICE DES AUTRES

Mes frères,

Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Je suis venu pour servir, et non pour être servi. » Sainte Marthe eût pu en dire autant. Quoique d'une condition aisée qui lui aurait permis de se faire servir si elle l'eût voulu, elle a au contraire servi les autres toute sa vie, et mérité ainsi d'être la patronne des servantes chrétiennes.

Elle a d'abord servi ses parents et ses frère et sœur. Elle a ensuite eu l'insigne honneur de servir Notre-Seigneur lui-même. Enfin elle s'est faite la servante des pauvres, entraînant par son exemple une foule d'autres à l'imiter.

I

Et d'abord elle a servi les membres de sa propre famille. L'Evangile ne nous parle pas de son père et de sa mère, sans doute parce qu'ils étaient morts quand Notre-Seigneur vint à Béthanie. Mais il n'est pas douteux que, tant qu'ils vécurent, sainte Marthe, comme une fille aimante et dévouée, leur rendit tous les services en son pouvoir. Avec quel empressement elle devait prendre soin de la maison, vaquer aux différents travaux du ménage, préparer les aliments, faire les courses qui s'imposaient afin d'en épargner les fatigues à sa mère ! Et quand la maladie, avant-coureuse de la mort, vint visiter celle-ci ainsi que son mari, avec quel dévouement elle dut les soigner tous les deux ! Que de nuits peut-être elle passa à leur chevet ! Madeleine, amie des plaisirs et de ses aises, à cette époque du moins, ne songeait sans doute guère à l'aider ; le rôle de garde-malade, d'autre part, ne convenait guère à Lazare, en sorte que tout le fardeau pesait sur Marthe. Mais elle le portait courageusement et sans se plaindre.

Ses parents morts, elle continua de se dévouer au service de son frère et de sa sœur. Elle aurait pu songer à s'établir et à fonder un foyer ; mais non, elle s'oublie elle-même pour ne songer qu'à ceux qui l'entourent, veiller sur eux, pourvoir à leurs besoins et assurer leur bonheur. Quand son frère Lazare tombera malade, elle le soignera comme elle a soigné ses parents et enverra même demander un miracle à Jésus pour le sauver.

Grâce à Dieu, il y a encore de ces nobles filles et de ces sœurs dévouées dans notre monde égoïste. Elles n'ont pas le titre de servantes, mais elles en remplissent les fonctions, et avec quel dévouement ! Sans doute elles ne sont pas considérées comme des mercenaires, mais leurs services n'en sont que plus désintéressés et plus affectueux. Elles aussi auraient pu suivre la voie commune en fondant une famille, mais elles n'ont pas voulu abandonner un vieux père, une vieille mère, dont elles étaient le bâton de vieillesse ; ou bien, aînées d'une nombreuse famille et restées seules avec des frères et sœurs encore en bas âge, elles n'ont pas voulu les abandonner ; elles ont sacrifié leur jeunesse, leur avenir, pour les élever ; elles les ont ainsi conduits jusqu'au jour où ils se sont établis et, ce moment arrivé, leur tour était passé, et elles demeuraient pour le restant de leurs jours au service de ces frères et sœurs et de leurs foyers.

Qu'elles sont dignes de vénération et de reconnaissance, ces émules de sainte Marthe ! Que ceux et celles qui bénéficient de leur dévouement les en remercient, en leur ménageant une place d'honneur sous leur toit et en leur témoignant toujours une profonde affection qui les dédommage des affections légitimes auxquelles elles ont renoncé pour eux !

II

Notre-Seigneur voulut-il récompenser cette générosité de sainte Marthe pour les siens ? ou bien, comme le pense la tradition, est-ce elle qui, jamais lasse de servir et de se dévouer, l'invita la première et lui offrit l'hospitalité ? Toujours est-il qu'étant venu à Béthanie avec ses apôtres, il accepta cette hospitalité et revint volontiers dans la maison de sainte Marthe.

L'Evangile nous dit avec quel empressement elle l'accueillait. Elle se rendait à sa rencontre jusqu'à l'entrée du bourg. Après la mort de Lazare, ce fut pour lui dire : « Ah ! Seigneur, si vous aviez été là, notre frère ne serait pas mort ! » Mais les autres fois c'était évidemment pour lui dire : « Maître, ne logez pas dans une autre maison que la nôtre, vous y êtes chez vous et vous savez combien vous nous ferez plaisir en acceptant notre hospitalité. »

Et ce n'étaient point là des paroles de vaine politesse. Dès que Notre-Seigneur avait accepté son invitation, elle se multipliait pour le bien servir, lui et ses apôtres, et comme elle craignait de n'y pas suffire, elle murmurait contre sa sœur Madeleine qui, au lieu de l'aider, se tenait aux pieds du Maître pour écouter ses enseignements ; elle priait même Jésus de la gronder pour qu'elle vînt à son secours : « Seigneur, lui disait-elle, n'avez-vous donc aucun souci de ce que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc de m'aider ! » Mais c'est Marthe que Jésus reprend doucement en la voyant se donner tant de peine : « Marthe, Marthe, pourquoi donc vous troubler ainsi ? Vous vous donnez bien trop de mal pour nous recevoir. De toutes les choses que vous avez préparées, une seule aurait suffi. »

Non contente de le servir chez elle, il n'est pas téméraire de penser que sainte Marthe servit également Notre-Seigneur au cours de ses voyages apostoliques, et qu'elle se joignit de temps en temps aux saintes femmes qui le suivaient en compagnie de la T. S. Vierge.

M. f., Notre-Seigneur est toujours sur la terre en la personne de ses prêtres. Comme lui, ils sont tout entiers aux fonctions de leur saint ministère, occupés à célébrer les offices, faire les catéchismes, visiter les malades, préparer leurs instructions. Pas plus que Notre-Seigneur, ils n'ont le temps de s'occuper du soin de leur maison, de la préparation de

leurs repas, des réparations que réclament leur linge et leurs vêtements, surtout maintenant que la plupart sont chargés de plusieurs paroisses. Tous ces travaux, du reste, ne sont guère de leur ressort ! Aussi combien en est-il dont la santé périclite faute de soins ! combien même meurent prématurément et dont les paroisses viennent s'ajouter à tant d'autres déjà privées de pasteur !

Quelle excellente occasion pour les personnes libres d'elles-mêmes et désireuses de se dévouer, de donner un but utile à leur vie ! Sans doute, au service du prêtre elles ne feront pas fortune, car les ressources du clergé, aujourd'hui surtout, sont bien modestes ; il leur faudra mener une vie austère, car un presbytère n'est pas une maison d'amusement et de plaisir. Mais, par contre, que de moyens de sanctification leur seront offerts, puisqu'elles auront toutes les facilités possibles pour fréquenter l'église, assister aux exercices de piété et aux saints offices, s'approcher des sacrements ! Que d'occasions de faire le bien s'offriront à elles, non seulement en prenant soin du prêtre et en lui permettant de mieux s'acquitter de son ministère, mais encore en lui prêtant leur concours pour la surveillance des enfants, par exemple, la bonne tenue de l'église, l'assistance des malades et des pauvres ! Si elles savent s'acquitter de leur tâche avec tact et discrétion, la paroisse les considérera moins comme les servantes que comme les auxiliaires du prêtre, et les entourera d'estime et de vénération.

Daigne sainte Marthe susciter de nombreuses personnes dévouées pour rendre aux prêtres les services qu'elle était elle-même si heureuse de rendre à ce premier des prêtres, N.-S. Jésus-Christ !

III

Après la mort du Sauveur, sainte Marthe, sa sœur et son frère furent en butte aux vexations des Juifs. Ceux-ci ne leur pardonnaient pas d'avoir été les amis de Celui qu'ils avaient crucifié ; ils ne pardonnaient pas à Lazare surtout d'être une vivante et perpétuelle preuve de la divinité de Jésus qui l'avait ressuscité. Ils résolurent donc de les faire disparaître, et pour cela les firent monter sur une barque désemparée qu'ils abandonnèrent au caprice des flots. Les infortunés passagers auraient dû périr cent fois, et c'est bien ce qu'espéraient leurs ennemis ; mais Dieu daigna servir de pilote à leur frêle esquif et, conduit par sa main toute-puissante, celui-ci vint aborder sur les côtes de Provence.

Que va devenir sainte Marthe sur cette terre étrangère ? Elle va continuer de se faire la servante de tous. Tandis que son frère Lazare, premier évêque de Marseille, se répand dans la ville et les campagnes pour les évangéliser et exerce ainsi l'apostolat de la parole, tandis que sa sœur Madeleine se retire dans les rochers solitaires de la Sainte Baume pour s'y livrer à la pénitence et à la contemplation et y exercer ainsi l'apostolat de la prière, elle-même pénètre jusqu'à Tarascon, où elle groupe de nombreuses vierges qui avec elle vont exercer l'apostolat de la charité.

Se souvenant que Jésus faisait du bien aux corps afin d'atteindre plus sûrement les âmes, elle se fait, elle et ses compagnes, la servante des pauvres et des malades, s'efforce de gagner leur confiance en soulageant leurs maux, en soignant leurs plaies, et les prépare ainsi à mieux accueillir l'Evangile que viennent leur prêcher S. Lazare, S. Maximin, premier évêque d'Aix, et les prêtres auxquels ils ont imposé les mains.

Ici encore, m. f., l'exemple de sainte Marthe a été admirablement suivi. Que de Congrégations sont nées dans l'Eglise, au cours des siècles, dont l'unique but est de se dévouer au service des pauvres, des malades, des enfants abandonnés, des vieillards sans soutien ! Quelques-unes de ces Congrégations, aujourd'hui encore, portent le nom même de Sainte Marthe, et ce ne sont pas les moins méritantes. Que notre chère Sainte daigne protéger tous ces Instituts charitables, et les aide à se recruter toujours davantage !

Quant aux personnes que Dieu n'a point appelées à la vie religieuse et que le besoin de gagner leur vie oblige à servir autrui, qu'elles imitent sainte Marthe, elles aussi, et se recommandent à elle. Qu'elles voient Dieu en la personne de leurs maîtres, et en les servant, c'est Notre-Seigneur qu'elles serviront, comme sainte Marthe. Sans doute, elles ne trouveront peut-être pas toujours en eux les vertus de charité, de douceur, de patience, que notre Sainte admirait dans le Sauveur et qui faisaient qu'elle le servait avec tant de joie. Que cela ne les empêche pas d'être soumises, respectueuses, fidèles et discrètes. Si les hommes n'apprécient pas comme il convient leur dévouement, Dieu, lui, saura l'apprécier et le récompenser, comme il récompensa celui de sainte Marthe.

On raconte que de son vivant même cette sainte reçut de Dieu le don des miracles, dont elle usa pour rendre service, toujours, à ceux à qui elle s'était dévouée. Elle délivra les habitants de Tarascon d'un monstre qui désolait la région ; elle changea l'eau en vin en faveur des pauvres, comme Jésus l'avait fait à Cana ; plus tard, elle guérira les malades, en particulier le premier roi des Francs Clovis, qui viendront prier à son tombeau de Tarascon. Jésus la récompensa, surtout, en offrant à son tour l'hospitalité dans son Paradis à celle qui tant de fois l'avait reçu dans sa maison et l'avait si bien servi.

S. Ignace de Loyola, Patron des Retraites spirituelles (31 juillet)

PAR LES EXERCICES SPIRITUELS IL SE CONVERTIT ET CONVERTIT LES AUTRES

Mes frères,

En 1922, l'illustre Compagnie de Jésus célébrait le troisième centenaire de la canonisation de son fondateur, S. Ignace, et le quatrième centenaire des *Exercices spirituels* composés par lui au cours des dix mois qu'il passa à Manrèze en 1522. Notre S. Père le pape Pie XI en prit occasion, le 25 juillet 1922, pour établir S. Ignace Patron de tous les exercices spirituels et de toutes les œuvres de retraites spirituelles dans le monde entier.

Nul Patron ne pouvait être mieux choisi, car c'est à la retraite providentielle à laquelle le condamna la maladie que S. Ignace dut sa conversion, et les *Exercices spirituels* qu'il composa pour les retraitants de son époque et de tous les temps, ont été et continuent d'être pour beaucoup de ceux-ci un moyen de conversion ou de progrès sensible dans les voies de la sainteté.

I

S. Ignace naquit en 1491 au château de Loyola, dans l'Espagne du Nord, en pays basque. Au sortir de la première enfance, il fut placé par son père comme page à la cour de Ferdinand V ; mais il avait hâte de rejoindre ses frères à l'armée. Après s'être distingué à la prise de Najera sur la frontière de Biscaye, il est envoyé par le jeune successeur de Ferdinand, Charles-Quint, pour défendre la ville de Pampelune qu'assiègent les Français. Le 19 mai 1521, les magistrats de cette ville se rendent à André de Foix, chef des assiégeants ; le gouverneur de la citadelle est résigné à en faire autant, mais Ignace proteste et veut qu'on sauve au moins l'honneur en résistant jusqu'au bout. Un duel d'artillerie s'engage, et Ignace est atteint par un boulet qui, passant entre ses jambes, lui blesse la gauche et lui fracasse la droite. Dès lors la lutte ne pouvait durer longtemps. Voyant leur chef hors de combat, les assiégés se hâtent d'arborer le drapeau blanc.

Chevaleresques comme toujours, les Français soignèrent de leur mieux le jeune capitaine, et quand, au bout d'une dizaine de jours, ils virent sa blessure en bonne voie de guérison, ils lui rendirent la liberté et le firent porter en litière au château de Loyola. Là, les médecins espagnols estimant que la fracture de sa jambe avait été mal réduite, la lui cassent à nouveau. Deux mois après, la jambe était guérie ; mais comme un fragment d'os mal remis en place formait une bosse et empêchait que le bas et la botte fussent bien tirés, Ignace exigea qu'on le sciât.

Ces opérations successives et extrêmement douloureuses lui imposèrent un long séjour au lit. Pour charmer ses loisirs forcés, il demande le roman de chevalerie l'*Amadis de Gaule*, peu édifiant, mais alors en vogue à la cour d'Espagne. Comme on ne le possède pas au château, on lui apporte une *Vie des Saints*, qu'il se met à lire, faute de mieux. Cette lecture fut pour lui une révélation. Lui qui jusque là n'avait rêvé qu'amour humain, exploits guerriers, gloire terrestre, se prit d'enthousiasme pour l'héroïsme des saints, le courage des martyrs, les conquêtes des apôtres, les victoires sans nombre remportées sur eux-mêmes par ceux dont il lisait la vie. Le résultat de ses lectures et de ses réflexions fut qu'il renonça au monde pour se donner totalement à Dieu.

Guéri de ses blessures, âgé de 30 ans, il prétexte d'une visite qu'il doit au duc de Najera et part en pèlerinage pour Montserrat, non loin de Barcelone. Dans ce sanctuaire, le plus célèbre de l'Espagne et qui chaque année recevait la visite de plus de 150.000 pèlerins, on vénérait une antique statue de la T. S. Vierge. Un monastère de Bénédictins était érigé à côté, dont les prêtres étaient à la disposition des pèlerins. Ignace en profita pour faire une confession générale qui dura trois jours, et étudier avec son confesseur, un bénédictin français Dom Jean Chanones, l'affaire de sa vocation. Celui-ci l'encouragea dans son intention de se consacrer à Dieu.

II

Laissant sa mule au monastère, ayant donné ses riches habits de gentilhomme à un pauvre pour revêtir les modestes livrées du pèlerin, Ignace quitta Montserrat pour se rendre à Manrèze, à trois lieues de là. Il trouva d'abord asile à l'hôpital Ste-Lucie; puis une femme dévouée, frappée de ses austérités, lui chercha un logement dans une famille pieuse où il pût vivre tranquille. Il passait ses journées à prier, à soigner les malades, à instruire les petits enfants, et on montre encore à la porte de Ste-Lucie le banc sur lequel il s'asseyait pour catéchiser son petit monde. Il se livrait surtout à de dures pénitences, dormant à peine, ne mangeant guère plus et se flagellant trois fois par jour.

De temps en temps il se rendait dans une grotte voisine de la ville pour y prier, y méditer et y écrire. C'est dans cette grotte, à jamais célèbre, qu'inspiré de Dieu il conçut le plan de ses *Exercices spirituels*. Sans le vouloir peut-être, notre saint y retrace comme les étapes de sa conversion et de sa rapide formation ascétique, non sous la forme d'un récit, ni sous la forme de pieuses considérations disposées en bel ordre pour aider l'âme à s'élever à Dieu, mais sous la forme d'exercices pratiques et pratiqués, d'opérations spirituelles vécues. « De même, dit-il lui-même, que se promener, marcher, courir, sont des exercices corporels, de même les différents modes de préparer et de disposer l'âme à se défaire de toutes ses affections déréglées, et après s'en être défaite, à chercher et à trouver la volonté de Dieu dans le règlement de sa vie en vue de son salut, s'appellent Exercices spirituels. »

Ces exercices qu'il pratiquait lui-même à Manrèze, il les faisait pratiquer à d'autres. Dès cette année même 1522, « il donna les Exercices à beaucoup de monde, » dit Polanco, qui fut son secrétaire pendant les dix dernières années de sa vie, « et il éprouva en communiquant à d'autres ce qu'il avait reçu de Dieu, que par là son trésor, loin de diminuer, avait été augmenté. »

Mais Ignace se rend compte que pour faire plus de bien aux âmes, il lui faut être prêtre. Après s'être rendu en pèlerinage en Terre Sainte en 1523, il se met donc aux études, quoique âgé de 33 ans, afin de se préparer au sacerdoce. Pendant deux ans il étudie la grammaire latine à Barcelone, puis la philosophie à l'Université d'Alcala, la physique à Salamanque, enfin la théologie à Paris, où il groupe autour de lui six jeunes gens désireux comme lui de travailler au salut du prochain, et qui avec lui vont former le premier noyau de la Compagnie de Jésus. Réunis le 15 août 1534 en l'église St-Pierre de Montmartre, ils font vœu tous les sept de se rendre en Palestine pour y convertir les infidèles, et s'ils ne le peuvent, d'aller se mettre à la disposition du Souverain Pontife. C'est à ce dernier parti que les événements les firent s'arrêter.

Entre temps, notre saint avait été obligé de se rendre en Espagne pour y rétablir sa santé ; mais loin d'accepter l'hospitalité confortable du château de Loyola, il ne veut avoir d'autre demeure que les hôpitaux ; loin de se reposer, il consacre tout son temps à évangéliser ses compatriotes, qui touchés de sa vie sainte accourent pour l'entendre et se convertissent par milliers.

Il fait de même à Venise, où pendant un an il attend avec ses compagnons, mais en vain, l'occasion propice pour partir en Terre Sainte. Ayant reçu le sacerdoce en cette ville, Ignace se rendit à Rome avec deux de ses compagnons pour y demander au Souverain Pontife Paul III l'approbation de son Institut. Le moment était mal choisi, car on était d'avis à Rome qu'il valait mieux, pour le moment, réformer les anciennes congrégations qu'en fonder de

nouvelles. Mais le pape ayant lu les Règles qu'Ignace soumettait à son approbation, ayant appris surtout le bien accompli par le saint et ses compagnons en Italie, à Rome en particulier, au cours d'une famine qui venait de désoler la ville, il approuva de grand cœur, le 27 septembre 1540, le nouvel Institut qui prit le nom de *Compagnie de Jésus*. On reconnaît à ce nom l'ancien capitaine, dont les soldats vont désormais, sous l'étendard de Jésus-Christ, combattre les ennemis de l'Eglise.

III

Elu supérieur général du nouvel Ordre, S. Ignace eut la consolation de le voir progresser rapidement. Tandis que S. François Xavier, dont de nombreux fils de notre saint suivront les traces, va évangéliser les Indes, la Chine et le Japon, d'autres vont prêcher le nom de Jésus en Afrique, en Ethiopie et jusqu'en Amérique.

Mais c'est surtout l'Europe qui bénéficie de leurs travaux. Ils y combattent, en Allemagne particulièrement, le protestantisme ; plus tard ils lutteront contre le jansénisme et toutes les hérésies modernes, sans crainte des persécutions, qui ne leur manqueront pas, et sans autre ambition que de procurer, selon leur devise, une plus grande gloire à Dieu : *Ad majorem Dei gloriam*.

C'est pour procurer cette plus grande gloire de Dieu qu'ils ouvriront et dirigeront de nombreux collèges afin d'y former des chrétiens instruits et convaincus ; qu'ils organiseront, surtout dans leurs propres maisons, ou iront prêcher, partout où on les appellera, ces retraites spirituelles dont leur saint Fondateur a été établi le Patron. Que de bien ils ont fait et continuent de faire dans ces retraites où, grâce aux Exercices spirituels de S. Ignace qu'ils y donnent, ils aident ceux qui y prennent part, non à s'adorer eux-mêmes comme le fait aujourd'hui la société laïcisée, mais à mettre de l'ordre dans leur vie en l'orientant vers l'unique fin dernière qui est Dieu.

Jamais, peut-être, ces Exercices n'ont été mis à la portée de tous comme à notre époque. Chaque année et dans chaque diocèse, de nombreuses retraites ont lieu, appropriées aux divers âges et aux différentes conditions. Il y en a pour les enfants de chœur, les jeunes Croisés de l'Eucharistie, les jeunes gens et jeunes filles des différents groupements ; il y en a pour les conscrits, les hommes d'action catholique ; chaque mois il y a, ici ou là, des récollections pour les jeunes filles, les personnes d'œuvres, les Ligueuses, les membres de l'enseignement, etc., etc. Vous voyez, m. f., vous n'avez que l'embarras du choix. Soyez heureux de prendre part à ces retraites chaque fois que vous le pouvez, et profitez-en pour mettre de l'ordre dans votre conscience si c'est nécessaire, pour mettre, en tout cas, toujours Dieu davantage à sa place dans votre vie, et par suite dans la société et dans le monde tout entier.

Tout en gouvernant son Ordre avec une sagesse consommée, S. Ignace continuait de se dévouer au service des âmes. Il réconcilie les habitants de San Angelo avec ceux de Tivoli, le duc Ascagne Colonna avec sa femme, le roi d'Aragon Jean III avec le pape Paul III. Il fonde, à Rome même, de nombreux établissements en faveur des Madeleines repentantes et des orphelins des deux sexes. Il y fonde surtout le Collège germanique, où des enfants d'Allemagne doivent venir et viennent encore puiser la pure doctrine catholique, qu'ils iront ensuite prêcher à leurs compatriotes trompés par l'hérésie.

Tant de travaux, unis à de continuelles pénitences, finirent par épuiser les forces de notre saint. Etant tombé malade sur la fin de juillet 1556, après avoir sollicité la bénédiction du Souverain Pontife et reçu pieusement les derniers sacrements, il rendit sa belle âme à Dieu le dernier jour du mois, âgé de 65 ans. Puisse-t-il, au ciel où il est en belle place, bénir tous ceux qui s'adonnent aux Exercices spirituels dont il a tracé le sage programme, et les aider à en recueillir d'abondants fruits de salut ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS AUX MERES CHRETIENNES SUR L'EGOISME

III

SES CARACTÈRES

Mesdames, nous avons recherché les sources de l'égoïsme et nous les avons trouvées dans l'étroitesse d'esprit, dans la perversité du cœur, dans l'insouciance et dans un vice d'éducation. Aujourd'hui nous lui attribuerons ses véritables caractères.

I

Le premier caractère de l'égoïsme, c'est *la laideur*. Par lui-même, aucun vice n'offre de charmes : il faut toute la partialité de la passion pour lui en découvrir ; mais plus peut-être que des autres on se détourne de celui-ci. Il est tellement opposé à ce sentiment de solidarité, de charité fraternelle, de bonté que Dieu avait déposé primitivement dans le cœur de l'homme et que le christianisme y avait restauré ! Autant l'oubli de soi est beau et offre d'attirance, autant l'égoïsme est inharmonique et repoussant. On s'éloigne de lui avec mépris, tandis qu'on est conquis par ce qu'il y a de noble dans le dévouement.

Ce que je dis là n'est-il pas d'une expérience quotidienne ? N'est-ce pas Madame de Sévigné qui, se comparant à l'hirondelle, disait : « Le froid me chasse » ? L'égoïsme pareillement nous glace et nous fait rechercher des natures plus sympathiques.

II

Le second caractère de l'égoïsme, c'est l'*infécondité*. Le dévouement, le don de soi est ce qu'il y a de plus puissant en nous, comme est la force centrifuge dans la nature. Le cœur est infiniment plus fécond que le génie, et combien plus admirables les œuvres qu'il produit ! Voyez S. Vincent de Paul, S. Jérôme Emilien, S. Jean-Baptiste de la Salle, S. Jean Bosco et tant d'autres : ils n'ont pas été des génies au sens habituel du mot, mais ils ont été de magnifiques créateurs, ils ont laissé des œuvres merveilleuses, dont nous vivons depuis deux siècles et dont l'humanité aura toujours besoin. On dirait que leur cœur était vaste comme le monde pour avoir voulu embrasser toutes les infortunes. Le dévouement est à l'instar du feu : plus il s'étend, plus il est fort ; à la manière du germe : en paraissant mourir, il soulève tout.

L'égoïsme, lui, qu'a-t-il produit ? Que peut-il produire ? Notre-Seigneur a déterminé sa loi : « Le grain

de blé qui ne meurt pas en terre, demeure seul » (Jo., XII, 24) ; il ne germe pas, il demeure à jamais stérile, on ne peut rien s'en promettre.

Ne demandez rien à cette femme au cœur sec, qui rapporte tout à elle, qui ne s'intéresse à qui ou à quoi que ce soit hors d'elle, qui ne trouve de satisfaction qu'à être admirée, flattée, adulée, entourée, qui ne parle que d'elle et de ce qui la concerne. Ne vivant que pour elle, uniquement occupée de sa personne, insensible à tout le reste, elle n'est capable d'aucun acte de bonté, d'aucun sacrifice ; elle ne soupçonne même pas qu'il puisse y avoir chez autrui un besoin, une tristesse, une souffrance. Pour elle il faut changer le mot du poète antique : « Je suis moi, et tout ce qui est humain m'est comme étranger. »

III

L'*aveuglement* est un autre caractère de l'égoïsme. L'égoïste ne comprend rien à la vie. Qu'on ne lui parle pas de questions sociales : il s'en désintéresse, il les ignore. il les dédaigne, il les écarte intentionnellement. Il tient à ne pas s'occuper de ces choses-là, afin de n'avoir pas à se découvrir, par rapport à elles, des obligations qui troubleraient sa tranquillité. L'égoïste ne comprend rien non plus aux questions religieuses, car tout le christianisme se résume en un acte d'amour ; mourir à soi, s'oublier, se renoncer est la loi de toute vertu et de toute perfection. Que d'autres s'occupent de ces questions sociales ou religieuses ; l'égoïste n'en a ni le temps, ni les moyens, et surtout il n'a ni l'esprit ni le cœur à s'y dépenser.

On rencontre assez fréquemment des hommes d'une intelligence moyenne qui voient très clair et très juste dans ces questions parce qu'ils voient avec leur cœur. Même avec une belle intelligence, l'égoïste, qui n'a pas de cœur, y voit fort peu de chose. Peu lui importe, tant que ses intérêts temporels ne lui paraissent pas être en jeu !

IV

L'égoïsme est une forme du *paganisme*. En regardant de près la manière d'être de certaines femmes égoïstes, on croit revoir en elles les anciennes matrones servies par leurs esclaves. On les dirait d'un autre sang, d'une autre race que les humbles filles dont elles reçoivent les services. Une dame vient demander dans un bureau de placement une femme de chambre, et le plus naturellement du monde, elle déclare : « J'exige beaucoup de mes domestiques ; qu'elles m'habillent, qu'elles me chaussent... » N'a-t-on point parfois sous les yeux, dans nos promenades, des spectacles renouvelés de l'antiquité païenne : des mères laissant leurs enfants loin d'elles à des femmes salariées, et elles-mêmes n'ayant d'autre souci que l'étalage d'une toilette mondaine ?

V

L'égoïsme est du *sensualisme*. Il y a en nous l'ange et la bête. Or par l'égoïsme l'être humain s'avilit, la bête dominant l'ange. Comme pendant la guerre il y avait les héros et les embusqués, aujourd'hui, à côté de femmes admirables d'abnégation et de dévouement, beaucoup d'autres ont des âmes d'embusquées, ne voulant pas entendre parler de sacrifices en ces heures d'anxiété que nous vivons.

Je veux bien que ces tares ne se rencontrent pas à ce degré chez nos femmes chrétiennes. Mais, Mesdames, n'êtes-vous point parfois un peu païennes ? Vous n'avez pas cette vie inféconde que j'ai décrite ; ne menez-vous pas une vie à peu près inutile ? Vous n'êtes pas tombées dans l'aveuglement social et religieux que j'ai dénoncé ; ne vous faites-vous pas cependant plus d'une illusion sur ces points et sur les obligations que la vie chrétienne et la vie sociale vous imposent ?

* *

Tels sont, Mesdames, les caractères de l'égoïsme. Ils n'ont rien, convenez-en, rien de flatteur, ni de noble qui puisse attirer vos âmes. Au contraire, ils ne présentent que des aspects repoussants, indignes de chrétiennes et même simplement de femmes, dont Dieu a pétri le cœur de bonté et de dévouement. Analysez le vôtre en toute impartialité, et si, à la lumière de la grâce, vous y découvriez quelques indices de ce *moi* égoïste, promettez-vous de le combattre avec toute l'énergie de votre foi, avec un ardent désir de plaire au Dieu de toute bonté et à la Mère de miséricorde. Ainsi soit-il.

IV

SES CONSÉQUENCES

Mesdames,

De l'égoïsme nous avons étudié les caractères : la laideur, la stérilité, l'aveuglement, le côté païen, le sensualisme Continuons notre étude, et pour nous mieux défendre de ce vice, considérons-en les conséquences.

Elles sont extrêmement graves, soit dans la vie familiale, soit dans la vie sociale, soit dans la vie spirituelle.

I

Dans la vie familiale, la femme égoïste se présente et agit comme un véritable fléau ; elle est, sans s'en douter peut-être ou sans se l'avouer, un agent de malaise, de désaffection et de désunion.

La femme qui, par nature, par vocation, devrait être l'auxiliaire de l'homme, destinée à faire sa joie, son agrément, sa gloire (Prov., XII, 4), à lui rendre son intérieur attachant, à écarter de sa route les causes de tristesse, — la femme, quand elle se livre à l'égoïsme, ne s'inquiète jamais ni des besoins ni des goûts de son mari. C'est elle qui règne et qui gouverne. Sa royauté est toujours absolue ; elle ne la partage pas avec le chef de la famille. Est-il seulement le prince consort de cette reine ? L'ameublement de la maison, c'est celui que la femme a voulu, et le mari, qui a dû céder aux caprices de son épouse, passera toute sa vie dans des meubles qui lui déplaisent. Les divertissements hebdomadaires ou mensuels, les voyages annuels s'organisent en conformité avec les seuls désirs d'une femme égoïste, fussent-ils en contradiction avec les exigences de santé des uns et des autres. Pour la question de nourriture, de chauffage ou d'aération, tout sera décidé et réglé d'après les mêmes fantaisies.

Comme mère, la femme égoïste ne sait pas plus s'oublier que comme épouse. Ses enfants vivent autour d'elle en satellites, autant qu'ils servent à la mettre en relief ; sinon, elle les confie à des mercenaires, ou elle les confine dans une partie de la maison, dès qu'ils importunent ou qu'ils fatiguent. Pauvres enfants, que leur mère ne caresse jamais, que jamais elle n'accompagne dans leurs jeux ni dans leurs promenades, et qui ne connaissent pas les

joies d'un foyer dont un cœur de mère aimante se fait l'âme.

La maîtresse de maison égoïste se crée les pires ennemis. Elle ne commande pas à ses serviteurs, elle ordonne, et de quel ton cassant ! elle ne demande pas, elle exige, sur l'heure ; elle n'a que des paroles hautaines et dédaigneuses ; elle ne sait faire que des observations sévères et blessantes. Si la civilisation chrétienne n'avait changé la face du monde, comme les matrones romaines elle jetterait au cachot la servante à qui une maladresse aurait échappé. Mais aussi, tandis que les esclaves dans la société antique étaient condamnés à servir les mêmes maîtres jusqu'à épuisement de leurs forces, de nos jours, actuellement surtout, de telles maîtresses de maison ne trouvent plus à se faire servir ; après quelques jours d'essai, les jeunes filles ou les femmes en quête de place s'en vont les unes après les autres, avec la haine au cœur contre la classe bourgeoise, et aussi avec l'horreur de la religion, si la maîtresse allie sa tyrannie aux pratiques religieuses.

M'accuserez-vous, Mesdames, de noircir un peu le tableau ? Consultez votre expérience, plus grande en l'espèce que la mienne, parcourez le cycle de vos relations, et dites si j'ai forcé les couleurs.

II

Dans la vie sociale, les conséquences de l'égoïsme ne sont pas moins déplorables. Ne parlez pas à la femme égoïste des souffrances d'autrui, de la condition des pauvres, ni des besoins actuels de l'Eglise de France. Elle y est indifférente. Tout ce qui ne l'atteint pas la trouve insensible. Est-ce possible d'abord qu'il y ait des misères, des détresses ; et, s'il en existe, est-elle obligée de les secourir, du moment que la vie lui sourit et que ses désirs sont satisfaits ? Si en présence d'un deuil cruel quelques paroles de sympathie tombent de ses lèvres, on sent d'instinct que le cœur en est absent.

Elle ne prend aucune part aux œuvres catholiques pas plus qu'aux œuvres sociales. Ces mots, les organisations qu'ils désignent, n'éveillent chez elle aucun zèle, aucune pensée de coopération. Que dis-je? elle les accueille par des sourires et des dédains. Au surplus — et c'est peut-être le vrai motif — la contribution qu'elle apporterait à ces œuvres allégerait d'autant le budget de ses vanités, de son vestiaire et de ses plaisirs.

Il serait surprenant que cette femme ne fût pas d'une exigence de satrape pour ses fournisseurs, pour ses couturières et ses modistes. A-t-elle besoin d'une robe, d'un chapeau, d'un travail ou d'une commande pour un jour ou une heure déterminés ? Elle ne suppose pas un instant qu'un fournisseur, une faiseuse puisse avoir un empêchement imprévu. Elle ne veut rien entendre. Qu'importe si l'on doit abréger et même supprimer ses nuits, si l'on doit mécontenter d'autres clients et les faire passer après elle : elle n'entre pas dans ces considérations. Le monde se résume en elle ; elle voit ses droits toujours, rien que ses droits ; les droits des autres, jamais. Ses droits, elle les exagère, les fausse, les dénature ; les droits des autres, elle ne les connaît pas, ou les minimise ! Les autres n'existent qu'en fonction d'elle et ne peuvent avoir de droits en concurrence avec les siens.

Il ne faut pas demander si la femme égoïste a des amies. Qui pourrait se lier avec elle et entretenir des rapports suivis et amicaux ? Le propre de l'amitié, a-t-on dit, est de faire des égaux, d'associer les sentiments ; l'égoïsme s'oppose à cette égalité et à cette association.

Est-il besoin de vous dire quelle sourde colère, quelle profonde rancune on emporte des relations même passagères avec les personnes égoïstes ? C'est là une des causes du fossé qui s'est creusé entre la classe bourgeoise — où sévit davantage l'égoïsme — et la classe ouvrière.

Parlerais-je encore du discrédit qui rejaillit sur la religion, si ces personnes fréquentent l'église et les sacrements ? On accuse la religion de couvrir ce culte du *moi,* alors que toute sa doctrine le réprouve et le combat. Une grande part de responsabilité pèse sur les âmes qui donnent lieu à cette accusation.

III

Nous avons enfin à chercher les conséquences de l'égoïsme *dans la vie religieuse.*

En bonne logique, la femme égoïste ne se conçoit guère animée envers Dieu d'une véritable piété. Il y a un tel abîme entre le Dieu d'amour et une âme toute remplie de l'amour de soi ! Cette femme ne sent pas le besoin de Dieu ni de la piété. Elle se suffit à elle-même, il n'y a plus de place pour Dieu dans son cœur, le *moi* l'occupe toute. Même si elle est pratiquante, sa religion ne peut être que de surface et toute de convenance. Elle se confesse peut-être, mais sans s'ouvrir, sans demander de direction et sans révéler son âme. Elle n'accuse que des fautes insignifiantes, car l'égoïsme l'a aveuglée sur ses défauts. A force d'exercer sa domination sur tout le monde, elle se persuade qu'elle est parfaite. En tout cas, elle est tellement pleine d'elle-même, sûre d'elle-même, qu'elle s'enferme en elle comme dans une tour d'ivoire pour s'y complaire en sa personne. Elle répugne à des retraites, à des examens approfondis, à des revues générales de conscience. Elle aurait trop peur qu'un fort coup de sonde en son âme ne la fît descendre de son piédestal.

La femme égoïste est nécessairement jalouse, et elle est très sévère dans ses jugements sur autrui : comme elle pense et juge toujours à partir de soi, elle ne suppose pas qu'il puisse y avoir d'autres formes de vertu que la sienne, elle est portée à juger mal tous les autres.

* *

Est-ce assez, Mesdames, de conséquences désastreuses pour nous mettre en garde contre un mal aussi dévastateur que l'égoïsme ? Si Notre-Seigneur a pu dire qu' « on juge l'arbre à ses fruits » (Mt., VII, 20), que devons-nous penser de cet arbre maudit ? Il est le produit de celui à qui Dieu avait défendu à nos premiers parents de toucher. Instruits du mal qui est en lui, portons-nous avec ardeur au bien contraire, c'est-à-dire à l'oubli de nous-même et à l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. Ainsi soit-il.

V

SES REMÈDES

A l'égoïsme, tel qu'il nous est apparu dans les instructions précédentes, est-il des remèdes ? Oui, Mesdames. Il n'est dans l'ordre moral, depuis la Rédemption, aucun mal qui ne puisse être guéri, aucun vice qui ne puisse être victorieusement combattu. Voilà pourquoi, après vous avoir dénoncé les causes,

les caractères, les conséquences de l'égoïsme, je terminerai en vous indiquant comment y remédier.

Les remèdes reviennent simplement à deux réformes : la réforme de l'esprit et la réforme du cœur ; mais qu'elles sont difficiles !

I. — *Réforme de l'esprit*

« J'ouvre en tremblant le cœur de l'homme, dit le P. Lacordaire, et je connais qu'il s'aime. Il s'aime et je ne l'en blâme pas. Mais il ne fait pas que s'aimer, il s'aime plus que tout, il s'aime au-dessus de tout, il s'aime jusqu'à l'orgueil, jusqu'à vouloir être le premier et seul le premier. »

N'y avait-il pas un peu de ce sentiment dans l'esprit de la première femme, quand le serpent lui eut dit : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » ? Qu'avaient à faire Adam et Eve de la défense de Dieu ? ne savaient-ils pas ce qui leur convenait ou ne leur convenait pas ? Leur faute est venue d'abord d'une aberration de l'esprit, qui leur a montré une supériorité possible, sinon certaine, là d'où devait venir la déchéance. Ce qui est malade chez l'égoïste, c'est avant tout l'intelligence. Sa vue n'est pas que courte, elle est faussée, elle demande à être élargie et ramenée dans la vérité.

Il faut que l'égoïste descende, qu'il se résigne à se persuader qu'il n'est qu'une unité et une toute petite unité, qu'il est une âme humaine au milieu des autres âmes humaines. Il faut qu'il s'apprenne à ne plus voir tout à partir de soi, à déplacer son point de vue, à regarder le point de vue des autres en même temps que le sien, avant le sien. Il faut qu'il acquière l'intelligence du droit des autres et qu'il considère sans cesse la complexité des droits et des devoirs.

On a dit avec raison qu'il suffit du bon sens pour se tenir dans l'humilité et le détachement de soi, ou, ce qui revient au même, pour réprimer l'égoïsme. Le bon sens ne nous rappelle-t-il pas, en effet, la brièveté de la vie, le peu de place que nous occupons ici-bas et la rapidité avec laquelle on est oublié après sa mort ? Quand on réfléchit à ces vérités de fait, ce serait vraiment sottise que de tant penser et chercher à tout rapporter à soi. On arrive vite à la parole de Notre-Seigneur : « *Quid prodest ?* A quoi bon ? De quel profit me sera-ce ? Que m'en restera-t-il bientôt ? » Se convaincre de la vanité de l'égoïsme, c'est en fin de compte revenir à la raison.

Cette réforme de l'esprit ne suffit pas, mais elle prépare la voie aux autres. Le raisonnement et l'expérience ont à jouer le premier rôle dans toute conversion. Pour ne citer que deux exemples, rappelez-vous la parabole de l'enfant prodigue : avant d'entreprendre son retour, il s'est raisonné lui-même. Il en a été de même de S. Augustin.

Est-ce que l'Eglise ne tient pas compte de ce *processus*, quand elle conseille de commencer l'oraison par la « conviction, » c'est-à-dire par la persuasion de l'esprit, par l'attention donnée à la vérité avec tous les motifs à l'appui ? Mais la réforme de l'esprit demeurerait inopérante, si celle du cœur ne s'y ajoutait.

II. — *Réforme du cœur*

C'est là surtout que gît le mal, c'est là qu'est le siège de l'égoïsme. Voilà pourquoi, pour le vaincre, il faut plus que le raisonnement, plus qu'une doctrine. Il faut plus et il faut mieux : il faut, pour imposer le joug à cette orgueilleuse passion de l'âme, une puissance qui règne sur l'âme humaine, qui la dirige plutôt qu'elle ne la courbe ; il faut une force qui la provoque à sortir d'elle-même pour se répandre et se donner ; il faut la débusquer des abris, des tranchées, des boyaux de communication où l'égoïsme se cantonne, se dérobe et se faufile ; il faut l'amener à accepter la lutte ; bref, il faut l'amour.

Oui, il n'y a vraiment que l'amour pour triompher de l'égoïsme. L'homme, par l'égoïsme, rentre en lui-même pour n'appartenir qu'à lui-même et faire de soi sa propre idole ; par l'amour, il sort de lui-même pour s'oublier et pour se donner à autrui. Mais l'amour vrai, l'amour généreux, l'amour supérieur, et non l'amour frelaté, rétréci, rabaissé qui n'est qu'un égoïsme masqué où l'homme se cherche et se retrouve encore pour jouir de lui-même et se complaire dans le don qu'il fait de lui à un autre.

Alors qu'aujourd'hui tout tend à retourner à l'orgueil, à l'adoration de soi-même, qui pourrait faire remonter l'humanité à la hauteur d'où elle est tombée, si ce n'est la seule puissance qui la fit remonter il y a bientôt vingt siècles ? L'amour de Jésus-Christ, en ressaisissant le cœur des hommes, le replace dans le cœur de Dieu. C'est le règne de l'amour, c'est l'amour divin qui est appelé à triompher encore au sein de notre humanité égoïste et qui, en rattachant en lui-même et par lui-même les cœurs des hommes à Dieu et tous les cœurs entre eux, doit ramener parmi eux l'exercice de la charité.

D'une part, nous dit S. Paul, Jésus-Christ, qui ayant la nature de Dieu, pouvait sans usurper s'égaler à Dieu, s'est humilié en prenant la forme de l'esclave, en se rendant semblable aux hommes... Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. (Phil., II, 6-9).

D'autre part, il a fait passer l'amour qu'il porte aux hommes avant le sien propre ; il s'est donc oublié lui-même, « il s'est livré pour nous. » C'est donc l'exemple de l'amour le plus fort, le plus désintéressé, le plus digne de nous être proposé comme modèle, le plus opposé à l'égoïsme.

Après quoi il a pu demander à l'homme la mort du « moi », *abnega temetipsum.* Mais il ne comptait, pour l'obtenir, que sur la puissance de son amour, il savait que son Cœur pouvait tout vaincre et que même l'égoïsme ne lui résisterait pas.

Le traitement de l'égoïsme doit donc consister à soumettre le pauvre cœur humain à l'action de cette fournaise d'amour qu'est le Cœur de Notre-Seigneur. Cette action s'exerce principalement par la dévotion à la Passion et par la sainte communion, auxquelles on joindra une parfaite et simple ouverture de l'âme au directeur de conscience.

La dévotion à la Passion et au Sacré-Cœur, on la puise dans la méditation des souffrances du divin Maître et dans la pratique du Chemin de la croix. — La sainte communion sera faite de temps à autre dans le commencement, et préparée par des sacrifices, par des actes de renoncement et de charité effective. Elle devra devenir plus fréquente dès que l'on aura réalisé quelques progrès dans ses relations avec le prochain, parce que l'on aura moins à craindre de scandaliser son entourage en alliant la fréquentation des sacrements à l'égoïsme.

Il ne faut pas se dissimuler que la lutte est longue. On ne réduit qu'au prix de persévérants efforts un ennemi qui tient au plus intime de notre être. Terrassé un jour, il se relève le lendemain avec la

même ténacité. Que l'âme ne se décourage pas de ces retours offensifs ; mais qu'elle mette toute sa confiance en Dieu, et avec lui, elle sera victorieuse.

* *

Ces conseils sont superflus pour vous, Mesdames; je me le persuade. Pour être complet dans l'étude que nous avons faite, je vous les devais. Mais j'exhorte de nouveau les mères de famille à réprimer ce défaut chez leurs jeunes enfants dès ses premières manifestations. Elles leur éviteront par là les graves ennuis et les fâcheuses conséquences que nous avons signalées. Que les mères appuient leurs observations de leur exemple, afin de leur donner plus de force.

Alors même que ce défaut ne serait pas dominant en vos âmes, Mesdames, voyez avec attention si le siècle avec son individualisme et sa devise : « Chacun pour soi ! » n'a pas déteint sur vous. Et si vous remarquiez qu'il ait chez vous quelque prise, combattez-le en vous enfonçant plus avant encore dans le Cœur du Dieu de tout amour, afin que soit consumée la paille funeste de l'égoïsme. Ainsi soit-il.

FIN

POUR LA TRANSFIGURATION DE N.-S.

LA JOIE CHRÉTIENNE

Mes frères,

« Les mystères du Christ, a dit un moine, sont nos mystères, » ce qui veut dire : notre vie humaine et chrétienne doit reproduire, sur cette terre d'exil, dans le pèlerinage qui nous emmène vers la patrie, les phases diverses de la vie du Christ. Jésus a pris une humanité semblable à la nôtre, non seulement pour nous racheter, mais encore pour nous laisser un modèle, en toute circonstance. Quand nous lisons l'Evangile, ou mieux encore quand nous le méditons, ayons donc le souci d'y prendre des consignes de vie ; et quand l'épreuve nous visite, quand notre âme incertaine se trouve à quelque carrefour moral où elle ne voit plus nettement son devoir, cherchons une consolation, un conseil, dans la vie du Christ. Et puisque l'Eglise a fixé par une fête le souvenir de la Transfiguration, essayons d'en tirer une leçon.

I. — *La joie du Thabor*

Pour bien comprendre l'épisode que S. Mathieu nous raconte au ch. XVII^e^ de son Evangile, il faut nous en rappeler les circonstances.

Tout d'abord, à Césarée de Philippe, Jésus a interrogé ses apôtres, pour savoir auprès d'eux quelles réflexions on faisait dans la foule à son sujet ; puis il leur a demandé leur conviction personnelle. Alors Pierre a pris la parole au nom des Douze, et, avec une conviction profonde, appuyée sur tout ce qu'ils avaient vu et entendu, il a fait à Jésus cette profession de foi : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Mat., XVI, 16).

Jésus, s'autorisant alors de cette foi si nettement affirmée, comprit que le moment était venu de faire aux siens des révélations nécessaires. L'heure approchait en effet où s'accomplirait la prophétie : « Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées, » l'heure où « le Fils de l'homme irait à Jérusalem pour y souffrir beaucoup par le fait des Scribes, des Princes des Prêtres et des anciens du peuple, et pour y mourir, puis ressusciter le troisième jour. »

Sans doute, Pierre et les autres connaissaient-ils la haine acharnée contre le Christ et son œuvre ; mais, plusieurs fois déjà ils l'avaient vu échapper à ses ennemis et se dégager de leurs mains. Ainsi, peu de temps auparavant, à Nazareth, ils avaient voulu le précipiter du haut de la montagne ; mais lui, se moquant de leurs intentions malveillantes, et les paralysant en quelque sorte sur place, était passé tranquillement au milieu d'eux et s'en était allé. Ne pourrait-il pas renouveler le même geste chaque fois qu'on voudrait mettre la main sur lui ? Celui qui avait déjà ressuscité des morts, celui qui, étant le Fils de Dieu, partageait son éternité, serait-il un jour vaincu par la mort ? Quel mystère étrange ! Quel mélange de gloire et d'humiliation, de force et de faiblesse, de victoire brillante et d'obscure défaite !

Partageant en partie les préjugés de leurs compatriotes touchant un Messie glorieux, sorte de conquérant qui rétablirait le royaume d'Israël, les apôtres ne pouvaient comprendre que Jésus se livrât lui-même à la mort pour le salut du monde ; en dépit de ses instructions répétées, ils n'avaient pas encore compris sa vraie mission ; aussi ne voyaient-ils alors dans la mort du Christ qu'une défaite et la ruine de leurs espérances. Voilà pourquoi Pierre, avec toute l'ardeur de son âme, s'écrie sans réfléchir : « Non, Seigneur, à vous cela ne saurait arriver ! » (Mt., XVI, 22), ce qui lui vaut une verte réprimande de son Maître : « Arrière, Satan, car tu me scandalises, tes pensées sont celles des hommes et non pas celles de Dieu ! »

Toutefois, l'angoisse est demeurée dans les âmes des apôtres, faite d'appréhension, de doute, d'hésitation : se seraient-ils trompés ? auraient-ils été victimes d'une illusion, en donnant leur confiance et leur vie avec leur cœur au premier venu, dans un enthousiasme irréfléchi ? Et pourtant, tout jusqu'à présent ne les avait-il pas amenés à cette conviction que Jésus était le Fils de Dieu ?

Le divin Maître devine et comprend leur épreuve, et avec cette exquise délicatesse que l'on rencontre à chaque page de l'Evangile, il va, dans l'esprit de Pierre, Jacques et Jean, dissiper toute incertitude. Il les emmène sur une haute montagne où il se révèle à eux dans la splendeur de sa gloire ; alors, contemplant son humanité, ce visage si connu, tout irradié à cette heure des clartés, des splendeurs de l'au-delà, ils n'ont plus aucune hésitation ; leur foi est raffermie, leur angoisse dissipée, la joie pénètre dans leurs âmes avec une telle intensité que Pierre, toujours fougueux, demande à demeurer sur la montagne : « Nous sommes bien ici, » s'écrie-t-il.

Mais — et voici justement la leçon de ce mystère — la joie du Thabor n'était qu'une halte, un réconfort moral ; il fallait ensuite redescendre dans la plaine, et forts des convictions obtenues, de la confiance revenue, de la joie retrouvée, se remettre au dur labeur à la suite de Jésus.

II. — *Les joies dans notre vie*

M. f., quand on lit dans l'Evangile le récit des différentes apparitions qui ont suivi la Résurrection, on est touché de voir combien le Christ est resté le même : ni la trahison et l'abandon des siens, ni la

joie du triomphe, ni la gloire toute proche n'ont pu changer son cœur ; il est toujours aussi bon, délicat, indulgent et dévoué. Et donc, aujourd'hui encore, après dix-neuf siècles, Jésus garde à notre humanité le même amour et les mêmes sentiments ; assis à la droite du Père, comme dit notre *Credo*, partageant la puissance et toutes les prérogatives divines, Jésus préside au gouvernement du monde.

Or, il est beaucoup de chrétiens qui se plaignent. A leur avis, les événements sont mal conduits, les biens et les charges sont trop inégalement répartis, il y a ici-bas trop de crimes, de misère et de honte, la vie est trop dure, le devoir trop austère, la religion et la morale trop exigeantes. Rien ne va comme ils voudraient, et ils en concluent que le monde est mal organisé.

Quelques-uns vont plus loin encore, et hésitent dans leur foi. « Si vraiment il y avait un Bon Dieu, raisonnent-ils, pourrait-il permettre tout ce que l'on voit : fléaux qui bouleversent les nations, maladies qui torturent, persécutions contre la religion et l'Eglise ? » Et même parfois ils en arrivent à blasphémer : « Si Dieu était juste, il devrait m'épargner telle épreuve ! Si Dieu était vraiment le Bon Dieu, il devrait avoir égard à mon obéissance, à ma douleur ; au lieu de cela, il m'accable encore comme si j'étais un mécréant. » Pauvres âmes qui glissent ainsi vers le découragement et l'incrédulité, puisque la croix du Christ qui a sauvé le monde, la loi de la souffrance les scandalise et les rebute.

Ah ! m. f., si jamais une telle pensée venait à votre esprit, veuillez, je vous en supplie, la rejeter au plus vite. Et pour y réussir plus efficacement, suivez ce conseil : au lieu de vous appesantir sur une difficulté qui, parce qu'elle est actuelle et vous gêne personnellement, prend peut-être des proportions exagérées, voyez donc au contraire tout ce qui vous favorise ; pour une chose qui va mal, vous en verrez dix, vingt autres qui vont bien. Vous arriverez d'ailleurs au même résultat en regardant autour de vous, en comparant votre situation avec beaucoup d'autres qui sont encore plus pénibles et plus douloureuses. Ainsi, vous êtes inquiet de l'issue d'une entreprise, par exemple, ou victime d'une infidélité ; mais vous avez du pain assuré, vous jouissez de l'estime de vos compatriotes, vous avez encore des amis fidèles, votre santé est bonne, votre situation stable et votre famille au complet. Dès lors, pour une chose qui vous afflige, vous n'êtes cependant pas trop mal partagé.

Voudriez-vous donc n'avoir jamais rien à souffrir, jamais aucune contrariété, aucun ennui ? Faudrait-il perpétuellement, je dirais presque à force de miracles à jet continu, vous faire en cette vie un chemin tout fleuri ? Cela s'accorderait-il avec la loi du Seigneur : « Celui qui veut me suivre doit se renoncer, et prendre chaque jour sa croix » (Luc, IX, 23), et encore : « Le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui l'emportent » (Mt., XI, 12) ? Pourrions-nous avoir le moindre mérite si nous étions dispensés de tout effort ; et quand notre salut a coûté à Jésus la vie et jusqu'à la dernière goutte de son sang, voudrions-nous qu'il ne nous coûtât absolument rien ? Non, vous voyez bien que ce serait déraisonnable et injurieux pour Dieu.

Acceptons donc que la vie n'est pas une partie de plaisir, qu'elle est au contraire une conquête de soi, de la liberté morale, du ciel enfin. Or, une conquête suppose des luttes, donc des renoncements, des labeurs et des fatigues, voire même des blessures. Seulement, Dieu est bon, et comme il connaît notre faiblesse, il nous ménage des haltes, où l'âme peut, si elle veut, raffermir sa foi, renouveler sa confiance, faire provision d'énergie morale. Ces haltes, ce sont les joies, naturelles et surnaturelles, les unes plus grandes ou plus intenses, les autres plus courtes ou plus humbles, qui jalonnent notre route, et qui toutes sont de délicates attentions de la Providence.

III. — *Les joies créatrices d'énergie*

Que la joie soit un bien, c'est une chose certaine; les psaumes, la Sainte Ecriture ont usé, pour nous faire entrevoir un peu la vie des bienheureux dans le ciel, des images qui peuvent exprimer la joie : source d'eau vive, belle et claire lumière, festin nuptial, etc. S. Thomas nous dit que la joie est le fruit de l'amour, qu'elle naît de la possession du bien. Jésus souhaitait à ses apôtres, demandait pour les siens la plénitude de la joie. Enfin qui ne sait par expérience personnelle combien une âme joyeuse a plus d'entrain, d'enthousiasme, de courage au travail qu'un cœur lassé, triste et assombri ?

Dans ces conditions, la joie devrait toujours être profitable et, telle une rosée bienfaisante, faire surgir après elle la vie. Or, c'est souvent tout le contraire qui arrive : nos heures de détente, de repos, de récréation, au lieu de créer en nous des forces nouvelles, nous laissent au contraire plus lâches, plus négligents, en sorte que parfois nous aimons mieux nous en priver. Pourquoi cela ?

Je me le suis demandé avant vous, et voici, me semble-t-il, la réponse qui convient. Nous voudrions que la joie dure toujours, comme Pierre voulait demeurer sur la montagne ; quand elle a passé, nous sommes tristes de son départ, et nous vivons dans le regret de l'avoir laissé échapper ; nous voudrions être dispensés de l'effort, notre volonté ne se résigne que difficilement à l'action. Comme l'oiseau est fait pour chanter, le soleil pour éclairer, le foyer pour chauffer, ainsi l'homme est fait pour penser, vouloir, aimer. Penser, il le fait un peu ; aimer, cela lui arrive, seulement en général il n'y a là qu'une contrefaçon de l'amour ; mais vouloir, ah ! que cela lui est pénible ! Il y a longtemps que le poète disait : « Je vois le bien et je l'approuve, et pourtant c'est le mal que je fais. » Depuis le péché originel qui l'a blessé dans sa nature, le fond de l'âme humaine n'a pas changé.

Or j'estime que la joie est une force ; mais je sais que le meilleur outil ne saurait travailler seul ; je sais qu'une force, pour être utile, a besoin d'être appliquée à son objet, mise en action ; autrement, elle se perd, inutile, telle l'énergie électrique qui a trouvé un point de fuite, ou même elle dévaste et fait œuvre de mort, comme l'eau qui rompt ses digues. Et j'en conclus : nos joies ne sont pas pour nous efficaces et utiles, parce que nous ne savons pas nous en servir.

Que faudrait-il donc pour apporter remède à cette situation ? Trois choses, que je pourrais, me semble-t-il, sérier ainsi : *avant* la joie, la prévoir, la préparer ; *pendant*, ne pas s'éloigner du devoir ; *après*, se remettre au travail avec énergie.

Car la joie étant la possession d'un bien, elle sera d'autant plus intense que ce bien sera plus grand et plus ardemment et plus longuement désiré ; ainsi telle promenade de vacances occupant toute la journée sera moins agréable, apportera moins de plaisir

qu'une sortie de deux heures après un long travail. Rappelons-nous aussi que le vigneron émonde sa vigne, supprimant des fruits, parce que la sève n'arriverait pas à les nourrir tous et à les conduire à maturité ; en sacrifiant parfois jusqu'à la moitié et plus, il assure la qualité du reste. Rappelons-nous que la joie est une halte, et que la halte n'est bienfaisante que si l'on a déjà marché, et qu'enfin elle ne peut occuper le maximum de temps. En un mot, préparons nos joies ; qu'elles soient bonnes plutôt que trop nombreuses.

Ensuite, quand la joie est présente, veillons. Il arrive fréquemment qu'à ce moment on s'oublie, et bien des heures joyeuses ont été, hélas ! ternies par le péché, et pour conduire là, il n'était nullement nécessaire que ces joies fussent coupables. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que nous sommes insatiables ; parce que, portant en notre âme un besoin intense de bonheur, et ne réfléchissant pas, nous nous accrochons à la première satisfaction venue, avec l'ambition d'en tirer tout le profit possible ; de là à passer du bien au mal, du permis au défendu, il n'y a qu'un pas, et ce pas, hélas ! est bien vite franchi. Que faut-il faire ? Se souvenir que le bonheur parfait auquel toute âme aspire ne se trouvera qu'au ciel, que toute joie humaine est nécessairement limitée, et qu'il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut donner. J'ajouterai encore : c'est Dieu qui nous ménage des joies, comme Jésus a ménagé à ses apôtres la Transfiguration ; ne soyons donc pas semblables à cet enfant égoïste qui s'en irait manger seul en cachette un gâteau que son bienfaiteur aurait eu plaisir à partager avec lui; que nos joies ne nous fassent pas sortir de notre recueillement, de la pensée de la présence de Dieu.

Enfin, après la joie, il s'agit de se remettre au travail. Le corps s'est reposé, les nerfs se sont détendus, l'esprit, la volonté ont fait trêve un instant à leur labeur habituel, tout l'être est prêt pour une activité nouvelle. Encore convient-il de réfléchir un instant, à la lumière de la foi, et dans une pensée de reconnaissance à Dieu et aux intermédiaires qui ont été les messagers de ses bienfaits. Puis on se remet au devoir pour préparer et mériter d'autres haltes, d'autres joies salutaires.

* *

En cette fête de la Transfiguration, s'il vous plaît d'adresser une requête au Seigneur, que votre prière ne soit ni celle de Pierre, ni celle des âmes ébranlées dans leur foi ; que votre prière soit celle-ci : Mon Dieu, vous me donnez souvent bien des joies, aidez-moi seulement à les reconnaître, à les prendre avec vous, à m'en servir, et ne permettez pas que, faisant de vos bienfaits une source de dommage pour mon âme, je vous oblige à me les retirer. *Amen.*

ALLOCUTION POUR DES FUNERAILLES

Discours pour l'inauguration du Monument funéraire de M. le Chanoine Simonin [1]

Fratrum amator et populi.
Il aima ses frères, il aima son peuple.

Mes frères,

L'Eglise, en règle générale, répugne aux oraisons funèbres, même de ses prêtres.

Si vertueuse qu'ait été leur vie, si édifiante qu'ait été leur mort, elle s'abstient de les louer. D'abord, parce que ne voyant que ce qui apparaît, elle n'est pas sûre que le jugement qu'elle porterait, à leur sujet, serait ratifié par Celui qui, comme dit l'Ecriture, « sonde » de son regard infaillible « et les reins et les cœurs ». Ensuite, parce qu'elle sait bien que les éloges que l'on décerne à ceux qui ont quitté ce monde sont, pour eux, sans profit. La seule voix, d'ordinaire, qu'elle fasse entendre autour de leur catafalque, est celle de la prière.

Il est des circonstances, cependant, où elle déroge à ses habitudes.

C'est quand elle se trouve avoir à payer une dette de gratitude.

Elle n'hésite pas, alors, à interrompre un instant les supplications de la Liturgie pour dire tout haut, devant les autels, le bien qu'elle sait et qu'elle pense du défunt.

Or, c'est, je crois, ce qu'il est de mon devoir de faire en ce moment, au nom de l'Autorité diocésaine et pour payer une dette d'amitié envers celui qui, au déclin de ses jours, me témoigna une affection dont j'étais heureux et fier.

Parmi les membres du clergé Versaillais, peu de prêtres auront joui d'une plus grande notoriété que M. le chanoine Louis Simonin, curé d'Enghien-les-Bains.

Quand on prononçait son nom, on évoquait la figure d'un homme d'autorité incontestée, s'imposant par son intelligence, son caractère, son zèle pastoral, et, pour ceux qui le connaissaient bien, par son cœur. Il était vraiment l'un des personnages de cette coquette et si vivante et si sympathique cité, estimé de tous, sans distinction de partis politiques et même, j'ose dire, de religion, tant ses qualités d'homme, unies à ses vertus de prêtre exemplaire, l'avaient placé au tout premier rang parmi ses concitoyens. Pour tous, ce n'était pas seulement M. le Curé, c'était Monsieur Simonin.

Nous le voyons encore au soir de sa vie, robuste, malgré les années accumulées, le teint coloré, l'œil vif, observateur, la parole grave, lente, mais toujours juste et mesurée, bras solide, cœur vigoureux... En vérité, la vie coulait à pleins bords dans ses veines.

Quelques indispositions, quoique victorieusement combattues, l'avertirent du déclin de ses forces. Il luttait cependant, voulant mourir sur la brèche ; et c'est bien en plein travail qu'il fut saisi par la mort, quelques jours après cette fête de Notre-Dame de Lourdes que son amour pour la T. S. Vierge voulait chaque année si solennelle et dont j'étais, par le choix de son amitié, l'orateur attitré.

Et nous l'avons conduit au champ du repos, au milieu des regrets unanimes de ses fidèles et de ses amis. Mais votre affection, m. f., voulait tout autre chose pour le bon Pasteur, dont les dernières sollicitudes avaient eu pour objet l'heureux agrandissement de cette église magnifique. Il vous semblait que sa place était ici, dans le prolongement de ce temple qu'il avait édifié.

Interprète de votre désir, M. le Député-Maire, qui avait toujours marché la main dans la main, cœur à cœur, avec son curé, se fit votre avocat auprès des autorités civiles. Son Excellence Mgr l'Evêque, de son côté, obtint de Rome les permissions nécessaires, et l'accord des deux pouvoirs ramena ici la dépouille mortelle de votre cher curé.

Et nous inaugurons, aujourd'hui, le monument que votre piété filiale a élevé à sa mémoire.

[1] Prononcé en l'église d'Enghien-les-Bains, le 7 mars 1934, par Mgr Millot, Vicaire général de Versailles.

Rappelons donc, dans une esquisse rapide, pour notre consolation, quelques-uns des traits de l'*homme* et du *prêtre* dans M. le chanoine Louis Simonin, successivement *professeur au Petit Séminaire, vicaire* de la paroisse royale de *Notre-Dame de Versailles*, enfin *curé d'Enghien-les-Bains pendant 36 ans*.

I. — *L'homme*

1o *L'homme est une intelligence*, et M. Simonin était une très belle intelligence.

Préparé à son ministère par de solides études, nous ne sommes pas étonné de le voir affecté à l'enseignement, à Poitiers d'abord, où Mgr Mabile le prêta au collège des Picpuciens, puis surtout au Petit Séminaire de Versailles, où il fut, dix années, l'honneur du corps professoral. Sa culture s'étendait aux lettres comme aux sciences ; cependant c'est dans cette dernière branche du savoir humain qu'il se spécialisa. Quelle magnifique pléiade d'hommes de valeur que le corps professoral du Petit Séminaire, lorsque l'abbé Simonin y prit place ! Les Caron, les Poivet, les Macaire, les Julliotte, les Templier, les Deshayes, les Bon ont laissé, dans la mémoire et dans le cœur du clergé Versaillais reconnaissant, un souvenir ineffaçable, par leur savoir, leur piété, leur bonté, leur dévouement !

Chargé de « la Mathématique », ainsi qu'il le disait, il devint facilement un maître éminent en la matière. Il n'admettait pas qu'un élève pût être intelligent, s'il n'était pas doué pour les sciences exactes, et certains élèves, qui devinrent pourtant de brillants sujets, s'entendirent plus d'une fois traiter par lui de qualificatifs qui dépassaient sûrement la pensée du professeur, soucieux avant tout de stimuler son jeune auditoire.

Sa réputation de professeur franchissait les murs du Séminaire, et l'on raconte que des officiers instructeurs de Saint-Cyr venaient prendre, auprès de lui, des leçons dont ils appréciaient grandement la lucidité et la parfaite mise au point, et dont les honoraires se réglaient par une chaude poignée de main et une parole aimable.

Cette intelligence se manifesta plus tard, dans son vicariat de Notre-Dame et dans son ministère à Enghien, par une parole toujours profondément surnaturelle, mais où brillait surtout la clarté de l'exposition. Elle jeta son dernier éclat plus doux dans les quelques articles du *Lac*, où sa plume d'octogénaire savait encore trouver des accents chaleureux, des pensées justes et bien frappées, et même des réflexions spirituelles et très savoureuses.

2o *L'homme est une volonté*, et M. Simonin fut une volonté.

Dans cette tête solidement posée sur ses fortes épaules de Franc-Comtois, dans ses yeux qui regardaient bien en face et respiraient la décision, on sentait un homme qui, une fois sa résolution prise, irait jusqu'au bout de ses desseins, comme le boulet de canon qui va droit à son but, en renversant tous les obstacles qu'il rencontre sur sa route.

On le vit bien quand il fut devenu curé, assumant ainsi des responsabilités personnelles. Son esprit très clair et réfléchi se rendit aussitôt compte des devoirs qui s'imposaient à lui dans la charge pastorale. Il savait ce qu'il voulait, et il mit au service des projets de son zèle une ténacité que rien ne put déconcerter.

Cette force de volonté se manifesta surtout dans les dernières années de sa vie. Certes, il avait bien mérité de se reposer. Il avait accompli de grandes choses, fondé des œuvres nombreuses, mis Enghien sur un pied que pourraient lui envier les plus belles paroisses du diocèse. Il aurait pu se dire : « Mon successeur fera ce que je n'ai pu faire. Il faut sans doute agrandir cette église, mais cette œuvre dépasse les forces d'un vieillard. Je n'ai plus qu'à me préparer à chanter mon *Nunc dimittis*. J'ai accompli mon œuvre. »

Mais non ! Son cœur de pasteur souffrait de ne pouvoir mettre à l'aise la foule qui se pressait chaque dimanche dans le temple devenu trop étroit. Il n'y put tenir. Sentant qu'il avait dans l'affection et la confiance de son peuple un point d'appui solide, et qu'un successeur serait longtemps peut-être avant d'oser entreprendre cette œuvre gigantesque — financièrement parlant, pour le temps présent — de l'agrandissement de cette église, il n'hésita pas un instant, et je l'entends encore me disant un jour : « Je ne puis résister à l'idée que Dieu me demande cette œuvre dernière. Je vais de l'avant. » J'avoue que je le regardai littéralement stupéfait, mais je sentais que rien ne l'arrêterait jamais et je l'encourageai, croyant vraiment que, si Dieu lui prêtait vie encore quelques années, il réaliserait son sublime dessein.

Il y avait autrefois, à Rome, un sénateur qui avait juré de rendre à sa patrie toute la gloire qu'une ville puissante, sa rivale, voulait lui enlever. Le sénateur s'appelait Caton, et l'ennemie de Rome, Carthage. Or, chaque fois que le vieux Romain, à l'âme indomptable et tenace, se rendait au Sénat, il trouvait moyen de clôturer toute discussion par une formule énergique qui traduisait la pensée dont son cœur était possédé tout entier. La main tendue vers l'éternelle ennemie, il s'écriait avec véhémence : « Il faut détruire Carthage ! *Delenda est Carthago*. »

Le cher Monsieur Simonin me rappelait souvent le vieux Caton, avec cette différence qu'il s'agissait non de destruction, mais de construction.

On vit, pendant plusieurs années, ce vieillard vénérable monter en chaire chaque dimanche, vous répétant toujours, à peu près dans les mêmes termes : « Il faut agrandir cette église. »

Il fit vraiment unité dans sa vie pendant quatre ans sur ce projet. Préoccupations, pensées, désirs, conversations, démarches, tout allait à son but, sans qu'il négligeât jamais aucun devoir de son ministère. Aidé par une municipalité bienveillante et intelligente des vrais besoins de la population, il alla hardiment. Les ressources vinrent abondantes, sorties de la bourse, mais surtout du cœur des paroissiens d'Enghien, et en un jour inoubliable il put présenter à son évêque, dans la joie de son âme, ce temple heureusement et harmonieusement terminé.

Voilà ce que peut une volonté forte au service d'une idée juste.

Enfin, 3o *l'homme est un cœur*.

C'est par ce côté de notre nature que nous valons quelque chose. L'influence réelle s'exerce par le cœur. Vous le savez bien, m. f.; il vous est arrivé quelquefois, ayant à juger un homme, de vous laisser prendre à certaines apparences séduisantes...; mais bientôt une expérience douloureuse vous montra, à l'évidence, que vous aviez affaire à un égoïste; vous n'aviez touché qu'une main froide et un cœur vide. Alors, vous vous êtes détournés, sinon avec mépris, ce qui serait peu chrétien, mais avec la résolution de garder, forcément et tristement, vos distances... L'homme est grand surtout par le cœur.

Il y avait en M. Simonin un côté, — je ne dis pas, certes, de sensiblerie, rien n'était plus opposé à sa nature, — mais de saine sensibilité, que connaissaient bien ceux qui l'approchaient de près et à qui il avait donné sa confiance.

Est-ce que les âmes avec lesquelles il était en rapports plus intimes ne sentaient pas sa vraie et sincère affection ? Est-ce que sa paroisse ne comprenait pas le profond attachement qu'il lui avait voué ? Il vous en donna un témoignage non équivoque, qui tira les larmes de vos yeux, le jour de l'inauguration des travaux de l'église agrandie. Ses paroles, que son image mortuaire a reproduites, méritent de rester gravées dans vos mémoires et dans vos cœurs. Il nous rappela en vérité, ce jour-là, le grand apôtre de la dilection, S. Jean, le privilégié du Sauveur :

« Paroissiens d'Enghien, je vous remercie. Grâce à vous, j'ai eu la joie de réaliser le plus beau rêve de ma vie sacerdotale, le rêve de donner à cette paroisse une église digne d'elle. Aussi, je vous reste attaché du plus profond de mon cœur. Je demande à Monseigneur la grâce de me laisser ici jusqu'à ma mort.

« Je sais que j'ai vieilli. Lorsque mes forces commenceront à m'abandonner, à l'exemple de S. Jean, le disciple bien-aimé, je me ferai transporter au milieu de vous, durant les Saints Mystères, pour vous redire, avec une voix affaiblie sans doute, mais avec le même élan : « Je vous aime ! » Entre vous et moi, c'est à la vie et à la mort. »

Vous rappelez-vous aussi son émotion le jour de la clôture de votre Mission ? Elle fut telle que la parole expira sur ses lèvres, les larmes montèrent à ses yeux et sa reconnaissance ne put se manifester que par une affectueuse accolade qu'il donna aux chers missionnaires.

Voilà l'homme en M. Simonin : intelligence pénétrante et lucide, — volonté tenace, — cœur aimant.

Et, maintenant, disons rapidement ce que fut le prêtre.

II. — *Le prêtre*

Je résume l'action pastorale de M. Simonin en ces deux mots de mon texte : « Il aima ses frères, il aima son peuple. *Fratrum amator et populi.* »

1° Ses frères, c'étaient d'abord *les prêtres*. Plein de déférence pour l'autorité, il était bon et accueillant pour ses confrères, ses anciens élèves et ses amis : « Venez me voir, leur disait-il, toujours à midi. A ce moment-là, un curé fort occupé peut au moins s'asseoir tranquille à table et causer. » — « Mieux que le menu soigné alors pour faire honneur à son hôte, quel régal que sa conversation tour à tour si élevée et si enjouée ! [1] »

Tous ses confrères, sans exception, lui étaient cordialement attachés. Je dis : sans exception, car plusieurs d'entre eux, ses voisins immédiats, auraient bien eu quelque raison... canonique... de se froisser de certains empiétements... Mais comment oser s'attaquer à cet homme excellent, à ce haut personnage qu'était M. Simonin, qu'on vénérait dans sa paroisse et aux alentours, et qui répondait à leurs revendications : « On résout les problèmes de géométrie dans l'espace, mais que puis-je contre la géographie ? Si le clocher de ma paroisse venait à s'écrouler, il tomberait chez mes voisins. » Nul doute que les curés lésés ne lui aient fait condonation occulte de leur droit et n'aient pas voulu retarder son entrée au Paradis pour des délits — puis-je le dire en souriant et sans jugement téméraire ? — qu'ils auraient probablement été bien tentés, à sa place, de commettre eux-mêmes.

2° *Fratrum amator et populi.* Il aima surtout son peuple, c'est-à-dire les âmes que l'Autorité diocésaine lui avait confiées.

Les âmes d'enfants, principalement.

Sans doute, les pensionnat et école de jeunes filles, et, dans les catéchismes et patronages, les enfants des écoles communales, furent l'objet de sa prédilection pastorale ; mais il est une œuvre dont nous devons parler qui fut vraiment fille de son cœur.

De bonne heure, son attention avait été attirée sur la nécessité de mettre à la disposition des familles chrétiennes de sa paroisse une institution de jeunes gens qui, tant au point de vue de la science qu'au point de vue de l'éducation, répondît à leurs légitimes préoccupations concernant l'avenir de leurs enfants. *L'Institution Moderne* fut donc créée. Joyau de votre paroisse, cher Monsieur le Curé, disons-le hautement, elle a formé de nombreuses générations de bons Français et de bons chrétiens. Prospère, entourée des sympathies de tous, elle se développera encore dans l'avenir, à l'heure marquée par la Providence.

Son peuple, M. Simonin l'aima dans l'exercice de son ministère proprement surnaturel. Assidu au confessionnal, où la sagesse de ses décisions était appréciée des âmes qui lui donnaient leur confiance ; très digne dans l'administration des sacrements, et surtout dans la célébration de la Sainte Messe ; portant dans ses catéchismes les qualités remarquables d'adaptation à la mentalité de son auditoire, qui en avaient fait autrefois un professeur émérite ; zélé pour la visite des malades, que ses procédés de simplicité aimable rapprochaient tout doucement du Dieu de leur Première Communion ; tout à tous, en un mot, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Il pratiqua surtout un moyen d'apostolat tant recommandé dans l'Evangile et dont Mgr Gibier rappelait si souvent l'obligation à son clergé : la visite de ses paroissiens. Sortant peu d'Enghien, — sauf pour ses vacances, auxquelles il considérait comme un devoir de consacrer chaque année quelques semaines, — il employait tous ses instants libres à la visite à domicile. On sentait bien que ce n'était pas seulement, que ce n'était pas surtout l'argent qu'il venait chercher pour le Denier du Culte, mais les âmes avec lesquelles il venait prendre contact, pour leur faire aimer la divine Religion dont il était le ministre. On l'a représenté, non sans humour, dans les rues de sa paroisse, « son large visage souriant ou soucieux, les deux mains vite tendues pour l'étreinte cordiale, la démarche tantôt alerte et décidée, tantôt posée, presque lente, chapeau en bataille sur de drus cheveux blancs, rabat et ceinture au vent [2]. » Il allait à son peuple, réalisant le portrait tracé par le Maître, bon Pasteur connaissant ses brebis par leur nom, obéissant au commandement du Chef : « Je vous ai choisis, non pas pour que vous restiez chez vous, mais pour que vous alliez à votre peuple, *ut eatis.* »

Mgr Gibier a dit : « Si le soir de la Pentecôte, jetant un regard sur le monde, les apôtres avaient

[1] Abbé Destarac (*Semaine Religieuse de Versailles*).

[2] Abbé Destarac, *loc. cit.*